

Marie-Joseph BERTINI, *Femmes. Le pouvoir impossible*

Paris, Pauvert/Fayard, 2002, 252 p.

Ioanna Vovou

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7282>  
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7282  
ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2002  
ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Ioanna Vovou, « Marie-Joseph BERTINI, *Femmes. Le pouvoir impossible* », *Questions de communication* [En ligne], 2 | 2002, mis en ligne le 23 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7282> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7282>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

---

# Marie-Joseph BERTINI, *Femmes. Le pouvoir impossible*

Paris, Pauvert/Fayard, 2002, 252 p.

Ioanna Vovou

---

## RÉFÉRENCE

Marie-Joseph BERTINI, *Femmes. Le pouvoir impossible*. Paris, Pauvert/Fayard, 2002, 252 p.

- 1 Quel titre étrange pour un ouvrage paru en 2002, juste avant les élections présidentielles et législatives qui mettent en œuvre la loi sur la parité. L'ouvrage de Marie-Joseph Bertini condense, dans son titre, la thèse qui sera la sienne tout au long de cet essai, divisé en dix chapitres : l'analyse des représentations des femmes, dans l'imaginaire collectif et dans les médias, conduit au constat de leur écartement habile de l'accès au pouvoir, effectif dans tous les domaines de l'espace public.
- 2 Dès le premier chapitre, l'auteur insiste sur le rôle prescripteur des médias dans la construction et le maintien des mythologies sur la « nature » et le « statut » des femmes. Deux quotidiens (*Le Monde* et *Libération*) et deux hebdomadaires généralistes (*Le Nouvel Observateur* et *L'Express*) forment le corpus de cette étude. Le rôle du langage employé dans la presse, au sujet des femmes et de leur action, est mis en évidence par l'auteur évoquant l'existence de « normes cachées qui condamnent nos langages à une étonnante fixité » (p. 13). Cet « apartheid linguistique » est à l'œuvre dans des formes rigides du langage qui incarnent une longue tradition de modèles de pensées, et enferment le genre féminin dans de stricts cadres d'action. Les femmes ne peuvent exister qu'en étant implicitement comparées à un système de normes masculines perçues comme l'ordre « naturel » du monde.
- 3 De cette analyse fondée sur le discours de la presse, Marie-Joseph Bertini distingue cinq représentations archétypales des femmes : la Pasionaria, l'Égérie, la Muse, la Madone et la Mère. Pensées comme des stratégies discursives, ces catégories puisent leur force dans des représentations historiques et culturelles lointaines et figent l'action des

femmes en la simplifiant et en la caricaturant. Ainsi, la figure de l'Égérie condamne leur action à l'invisibilité. La femme doit rester dans l'ombre et n'est pas intégrée à la sphère publique. De surcroît, l'action des femmes est associée de façon quasi-permanente à l'intrigue et au complot. La Muse, de son côté, incarne une sorte d'inspiration « passive », dans la mesure où elle ne représente pas, en elle-même, une force créatrice. Autre figure rencontrée dans les récits médiatiques, la Mère, privant à jamais les femmes d'un caractère ontologique autonome. L'hétéronomie, dans laquelle l'existence des femmes est pensée, conduit à refuser à celles-ci leur statut de « personne », ainsi que leur appartenance à l'espèce humaine. La femme est pratiquement toujours présentée comme femme-de, mère-de, sœur-de, consolidant et reproduisant à l'infini un système de société patriarcal. Quatrième figure, employée par la presse, non sans ironie, celle de la Madone. Figure ambiguë, elle incarne dans l'imaginaire masculin deux polarités, « la Maman et la Putain ».

- 4 Toutefois, la figure qui constitue l'épine dorsale de l'ouvrage est, incontestablement, celle de la Pasionaria. Au centre des représentations médiatiques, ce terme est de loin le plus fréquemment utilisé dans la presse pour dépeindre, enfermer dans un cadre restrictif et disqualifier *in fine*, les femmes et leur action. L'auteur rappelle l'origine historique du mot, attribuée à Dolores Ibarruri au début du XXe siècle. Elle met, par ailleurs, l'accent sur le caractère totalisant de la formule et, aussi, sur son usage par des journalistes appartenant aux deux sexes, qui témoignent d'une intériorisation accrue des normes sociolinguistiques. L'ingéniosité de la formule réside en sa capacité d'opérer des volte-face perpétuels. Le terme Pasionaria inclut une connotation ironique latente, un « mais » qui lui devient fatal, travestissant chaque qualité en défaut : la Pasionaria « est admirable mais en même temps fatigante, ferme mais intransigeante... ». Ainsi, l'action des femmes ne peut-elle échapper à la caricature et renvoie à des personnalités monocordes. En deux mots, celles-ci en font toujours trop, ce qui n'est pas sans résonances pour ce qui est de la disqualification du mouvement féministe en France, ou de la considération, au XVIIe siècle, de l'hystérie comme maladie exclusivement féminine.
- 5 L'auteur montre que lorsque les femmes sont présentées comme des sujets agissant, l'élément du *Patior* (signifiant la passion mais surtout la compassion, la douleur) est toujours latent dans leur action, opposé à la Raison qui semble être réservée aux hommes. Reprenant les catégories établies par Aristote, l'auteur montre, qu'au sein de nos sociétés, les hommes sont classés du côté de l'action (*poien*), alors que les femmes le sont du côté de la passion (*paskhein*). Ainsi, l'action des femmes est-elle aussitôt renvoyée à la sphère privée, la dimension personnelle étant toujours mise en avant dans leur façon d'agir.
- 6 De ce fait, un monde sexué n'est pas un monde d'opposition où les femmes sont considérées comme les adversaires des hommes. L'habileté de cette vision du monde est, au contraire, que la femme ne peut qu'être considérée par rapport à l'homme. L'universalité supposée des valeurs respectées au sein de la société française (les parallèles avec d'autres pays occidentaux étant possibles) est étudiée par l'auteur. Des institutions politiques – comme le Sénat, jugé conservateur, au même titre que l'Église auparavant –, au milieu du sport, en passant par la psychanalyse et son dogmatisme qui consolident la naturalisation des normes sociales dans les sociétés modernes, on se rend compte du reflet bien masculin que l'on donne à notre société. Le pouvoir des normes dominantes de ce monde, pensées au masculin, réside dans leur capacité

d'appropriation et d'absorption des tentatives de transgression de l'ordre existant. La publicité, ainsi que la parité (outil profitable aux hommes politiques, mais dont les femmes – conscientes de l'instrumentalisation de leur cas –, se servent aussi) en offrent des exemples significatifs.

- 7 Le clin d'œil de l'auteur au pouvoir libérateur de la technique (notamment des découvertes de la science au sujet d'une reproduction détachée de la sexualité), en tant que moyen de renversement de l'ordre et des mentalités, suscite discussions. Certes, l'auteur prend garde aux dérives déterministes, rappelle que, derrière les techniques, se trouvent des femmes et des hommes, et constate l'existence d'un substrat idéologique. Néanmoins, elle semble porter un espoir considérable aux pouvoirs « révolutionnaires » de la technologie et de la science. Au total, le livre de Marie-Joseph Bertini s'annonce ambitieux et suscite un vif intérêt étant donné le débat sur la parité qui commence, en France, à donner lieu à de nombreuses études sur les genres, davantage développées jusqu'à présent dans les pays anglo-saxons. Au cours de l'ouvrage, la plume de l'auteur s'éloigne du corpus initialement présenté. La représentation de l'action des femmes, dans la presse, laisse place à des réflexions plus générales qui tentent de cerner la nature et la culture du monde dans lequel nous vivons. C'est précisément à ces moments où le lecteur parcourt les chemins d'un savoir plus profond, que l'on souhaiterait une argumentation plus rigoureuse et clairement ordonnée. Cela permettrait de confronter le corpus précis et limité de l'étude aux tentatives de généralisation, aussi bien qu'aux hypothèses théoriques discutées dans le livre. L'auteur se préserve de ces critiques en plaçant son travail sous le genre de l'essai. Toutefois, les éléments de pensée sont d'une ampleur considérable, nourrissant, à juste titre, l'envie du lecteur de rechercher minutieusement les preuves du discours énoncé.

---

## INDEX

**oeuvrecitee** Femmes. Le pouvoir impossible – (Marie-Joseph Bertini, 2002)

## AUTEURS

**IOANNA VOVOU**

CEISME, université Paris 3